LA MÉMOIRE DES PAPILLONS

Lanto ONIRINA

Extrait de roman

La voix de Barth résonne dans la tête de Lucie. *Tu es tellement coincée par moments ma chérie*. Mais ce soir, c'est lui qui est coincé à plus de 400 kilomètres de là, à cause d'un avion en panne. Pendant que les deux jeunes femmes discutent dans son salon.

Sylvia a sorti son matériel tandis que Lucie ôte ses sandalettes. Ses doigts se coincent dans la bride. Puis son jean tombe lentement sur ses chevilles. Elle l'a enlevé en levant à peine ses fesses. Elle retient sa respiration en soulevant son tee-shirt. Elle regrette déjà d'avoir accepté. La voix masculine ressasse : *Tu es tellement coincée, c'est affligeant.* Elle dégrafe son soutien-gorge puis reste perchée sur le bord du canapé. Tendue. Intérieurement, elle se traite de folle.

Sylvia ne quitte pas des yeux le corps qui se laisse découvrir si timidement. Elle le sent presque à portée de main. Sans attendre plus, elle en trace les contours. Le pastel glisse comme une caresse sur le cahier de croquis. Il bute plusieurs fois. Sur le plissé du tissu de sa culotte. Contre les dents de la pince qui retient ses cheveux.

Elle ouvre la bouche. Se ravise. Elle observe intensément, continue à crayonner. Elle n'arrive pas à s'appliquer comme elle voudrait. Lucie est juste

assise. Elle ne pose pas vraiment. Un léger courant d'air caresse sa peau nue. La chair de poule la prend par endroits. Son visage est écarlate. Elle passe sa langue sur ses lèvres. Elle ne voit pas Sylvia. Elle entend juste le crissement des pastels secs sur le papier. Une feuille arrachée puis chiffonnée. Sylvia étudie le grain de peau. La lumière qui se reflète sur elle. Les tensions de ses muscles. Ses courbes. Ses reins creusés. Certaines parties brillent plus que d'autres. Son parfum. Comment rendre son parfum ? Elle est vraiment très jolie.

— Lucie ? C'est très difficile. Cette position. Tu veux bien te mettre autrement s'il te plait ?

— Comment ?

— Allongée par exemple, sur le côté.

Lucie ravale sa salive. Elle obtempère sans rien dire. La voix de Sylvia est douce. Elle a confiance même si elle n'ose toujours pas la regarder dans les yeux. Elle déroule ses jambes, s'appuie sur son avant-bras. Sa poitrine perd toute protection. Ses seins se soulèvent au rythme de sa respiration. Sylvia a la gorge sèche aussi.

— Tu es parfaite comme ça. Ne bouge plus.

— O.K.

Leurs voix ne sont plus que murmures. La craie esquisse les contours. Sillonne les courbes. Sylvia plisse les yeux pour mieux voir encore. Estompe les endroits où sa peau brille. Esquisse ses microgestes. Arrondit le galbe des seins. La moiteur de son sexe se devine à travers le tissu. Elle croque tout. Elle se lève pour mieux l'observer encore, le carnet calé contre son bras. Elle serre les lèvres.

Bientôt il faudra allumer la lumière. Le ciel s'est assombri. Lucie ne bouge pas. Sa nuque est tendue.

Sylvia perçoit le sang qui tambourine. Palpitations sous l'oreille, près de la mâchoire. Elle devine les tensions de son amie. Elle s'approche du canapé. Sa main s'enhardit, s'attarde entre les courbes. Gomme les imperfections, noircit les zones d'ombre. Les crayons chuintent dans le silence de l'appartement. Elle est toute proche maintenant. Assise en tailleur. Lucie sent son souffle chaud. Elle retient le sien. Puis les pastels se taisent soudain.

— On va arrêter, t'es très tendue.

— Tu as terminé ?

— Non, mais t'as vraiment pas l'air à l'aise.

Lucie regarde Sylvia ranger son matériel. Les crayons font un bruit sourd dans la boîte métallique.

— Fais voir le dessin s'il te plait.

— Minute papillon ! Je range.

— Minute papillon ? C'est joli.

— Tu connais pas ? Ma mère me dit toujours ça quand je m'impatiente.

Elle s'installe à côté de Lucie. Sylvia a utilisé un dégradé de bleus pour la dessiner. Elle est fière du résultat.

— C'est super joli. Tu es douée.

— Merci, c'est gentil.

— Mon visage n'est pas trop ressemblant. Mais le reste est vraiment bien. Je peux le garder ?

— Je suis nulle pour les visages.

Lucie ne semble plus gênée par sa nudité. Elle glisse ses doigts sur le papier, en caresse le grain.

— Mon cou, j'ai le cou aussi raide ?

— T'étais super tendue.

— Un peu, c'est vrai.

— Attends, je vais te masser.

— Non, ça va, c'est pas la peine.

— Si, j'insiste !

Elle est déjà à genoux derrière Lucie. Discrètement, elle essuie ses mains moites contre son tee-shirt.

— Relâche-toi, je vais pas te manger !

Rires. Les mains de Sylvia sont chaudes sur son cou et ses épaules.

— C'est fou comme t'es crispée ! Tu sais quoi, on va faire les choses bien, allonge-toi.

Lucie fronce les sourcils mais s'allonge sans rien dire. Une odeur de fleurs chatouille soudain sa curiosité.

— Qu'est-ce qui sent comme ça ?

— Une huile de massage.

— Tu avais tout prévu ?

— Pas du tout, comment voulais-tu que je sache ? Je l'ai toujours dans mon sac. J'adore l'odeur.

Elle verse quelques gouttes d'huile dans le creux de ses mains et les frotte l'une contre l'autre. Doucement, ses paumes effleurent le dos de Lucie. Ses mains glissent lentement des reins jusqu'à la nuque. Ses pouces suivent le tracé de la colonne vertébrale. Ses doigts frôlent à peine ses aisselles en passant. Pendant de longues minutes, Sylvia dénoue chacune des tensions. Lucie a fermé les yeux et respire calmement. Les paumes de son amie enveloppent ses bras, détaillent ses mains. Progressent ensuite vers les jambes, s'attardent sur la plante des pieds, les orteils. Les fesses, très rapidement. Quelques pressions, rien de plus. « Retourne-toi s'il te plait », chuchote-t-elle. Lucie se sent légère. Ce parfum. À la fois fleuri et fruité. Épicé

même. Fort sans être entêtant. Sa tête tourne délicieusement.

Sylvia arrête son massage quelques instants. Silence. Elle inspire. La tête de Lucie est maintenant entre ses genoux. Elle rajoute une quantité plus importante d'huile dans ses mains puis entame une progression vers son buste. Ses mouvements sont moins appuyés. C'est la paume qui caresse mais aussi le bout des doigts maintenant. Elle alterne pour ne pas surprendre. Prendre son temps. Ne pas envahir. Elle masse doucement son ventre. Lucie ne bouge pas. Sa peau frémit. À l'affût de ces signes, Sylvia s'enhardit, ses doigts bien huilés glissent le long des côtes. Lucie se contracte doucement, sa bouche s'entrouvre. Les jambes. L'intérieur des cuisses. Frissons. Elle laisse filer ses doigts, réveille les nerfs. Ne pas toucher son sexe. Laisser le désir augmenter. L'apprivoiser.

Sylvia s'applique à caresser là où Barth ne s'aventure jamais. Longuement. Ses doigts caracolent maintenant sur le corps de la jeune femme. Titillent. Agacent. Chatouillent. Les respirations s'accélèrent. Un cri étouffé lorsqu'elle effleure son sexe à travers le tissu. Puis s'éloigne. Elle sait qu'elle pourrait. Mais non, elle laisse le désir grandir encore. Lucie cédera à la première occasion, elle en est presque certaine maintenant. Barth n'offre jamais de préliminaires, hormis la première fois pour séduire. Le jeu est presque trop simple.

Lucie ondule des reins, imperceptiblement. Son souffle est court, saccadé. Ses yeux clos. Sylvia agace un grain de beauté au creux de l'aine. Barth l'a-t-il jamais remarqué ? Elle laisse ses doigts glisser vers ses hanches, puis ses cuisses qui s'entrouvrent. La main de Sylvia suit la ligne du sexe sans le toucher

vraiment. Elle glisse sur la partie bombée du pubis, remonte vers ses côtes qu'elle frôle à peine. Puis doucement elle redescend. Elle prend son temps. Lucie retient sa respiration et tandis que Sylvia se penche vers elle, elle soupire longuement.

À LA MASSE

Camille PHILIBERT

Chapitre I

Pour pénétrer à l'intérieur de l'immense chapiteau bleu situé en bordure du périphérique, il y a plusieurs possibilités : une entrée principale large de dix mètres, ou de part et d'autre sur les côté deux ouvertures plus petites. Les organisateurs de la fête ont un accès réservé à deux entrées discrètes situées derrière des barrières. Il est prévu que les artistes passent par l'une d'elles, celle droite à proximité d'un long bâtiment en préfabriqué qui sert à la fois de loge et de local d'intendance. De l'entrée centrale, on aperçoit au fond du chapiteau une scène modeste et basse. Trois micros sur pied, une enceinte dédiée au retour du son, et derrière une petite estrade grise sur laquelle sont disposées trois cymbales, une caisse claire, une grosse caisse ainsi qu'une caisse roulante. Quelques enceintes noires sont posées au hasard sur la scène.

Deux gros poteaux métalliques distants de soixante-dix mètres soutiennent le chapiteau ; s'y accrochent des barres soutenant des flopées de néons bleutés alignés perpendiculairement. À gauche, des barrières forment un couloir réservé à la circulation du service d'ordre composé uniquement de militants.